Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Herausgeber: Générations
Band: - (2010)
Heft: 9

Artikel: "Si je gagne, j'aurai une pensée pour maman"
Autor: Rapaz, Jean Marc / Lambiel. Stéphane
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-832027

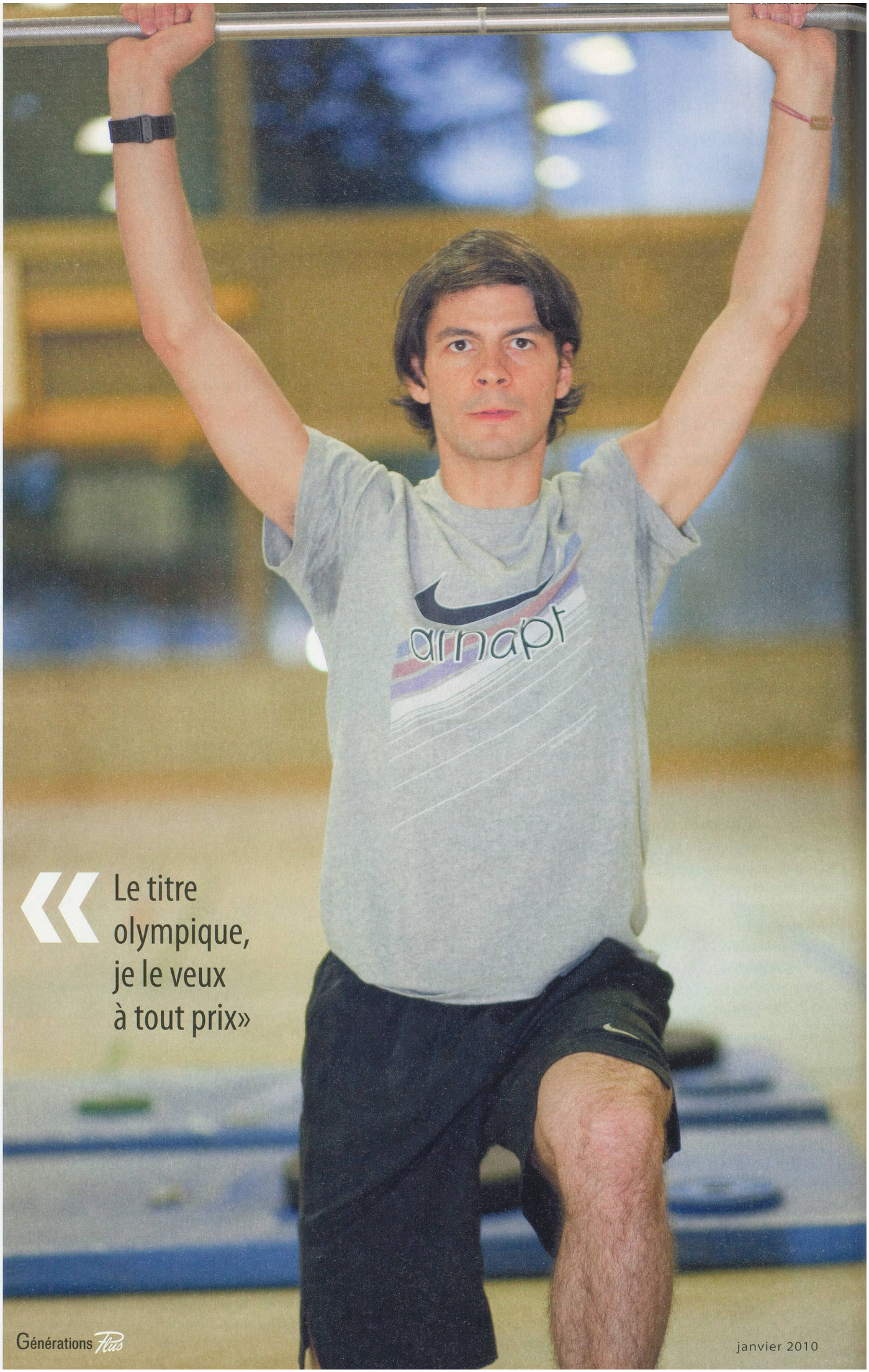
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Wollodja Jentsch

« Le titre olympique, je le veux à tout prix»

«Si je gagne, j'aurai une **pensée pour maman**»

Stéphane Lambiel sera une des meilleures chances de médaille suisse aux JO de Vancouver. Et pourquoi pas l'or? *Jean-Marc Rapaz* a pu constater que le champion de Saxon est toujours aussi déterminé qu'à ses débuts.

Il est comme ça Stéphane Lambiel. Il pourrait jouer sa diva, auréolé de deux titres de champion du monde et d'une médaille olympique. Mais il ne change pas. S'il a mûri en toute logique avec les années, le Valaisan en revient invariablement aux vraies valeurs, celles qui ont fait de lui l'homme qu'il est aujourd'hui. Celles que ses parents lui ont transmises. Le Petit Prince de Saxon est resté nature, comme on dit chez nous. Et reconnaissant: «Sans la famille, il n'y pas de champion», répète-t-il à l'envi. A un mois et demi des Jeux de Vancouver, il parle sans faux-semblants, avec simplicité et lucidité, de ses objectifs, de ce corps qui le fait souffrir et de sa maman, Fernanda, à qui il téléphone encore tous les jours. Cette «maman exceptionnelle» qui des années durant le conduisait de Saxon à Genève afin qu'il puisse s'entraîner.

Stéphane Lambiel, les attentes de vos fans sont très fortes. Mais est-ce que vous vous êtes vraiment guéri de votre blessure à la jambe gauche?

Quand je me suis retiré de la compétition en octobre 2008, cela faisait sept mois que je cherchais désespérément à soigner mes adducteurs. Ma priorité alors, c'était de retrouver la santé, de ne plus avoir de douleurs simplement quand je me levais le matin. Et puis avec le temps, j'ai appris à accepter cette douleur, à vivre avec. Mon corps m'impose désormais des contraintes; j'en prends soin avec beaucoup de physiothérapie et des poches de glace pour le soulager. Alors, quoi qu'il arrive à Vancouver, j'aurai déjà la satisfaction d'avoir parcouru tout ce chemin, d'être revenu à la compétition et de m'être qualifié pour les Jeux.

Une médaille d'or aux Jeux, c'est donc possible?

Je me sens bien. Même si je dois me limiter à une heure d'entraînement quotidien sur la glace à la place de deux ou trois comme je le faisais avant. Cela dit, je dois être honnête: je suis toujours un compétiteur dans l'âme. Et maintenant que je suis là, je la veux à tout prix. Même si je sais que la compétition sera très ouverte avec les gens de ma génération, celle de Turin, et les nouveaux. Nous serons bien cinq ou six à briguer le titre.

Si vous montez sur le podium, vous dédierez votre médaille à cette maman que vous chérissez tellement?

Je n'ai pas fait ma liste de remerciements (sourire). C'est clair que sur un podium, il y a les hymnes, des moments d'émotion très forts. Alors oui, si ça se passe bien, j'aurai une petite pensée pour ma maman Fernanda, mais aussi pour tous ceux qui m'assistent dans cette aventure.

Parlons-en de cette maman qui vous amenait régulièrement de Saxon à Genève afin que vous puissiez vous entraînez.

Le week-end, elle réservait une chambre d'hôtel et on partait très tôt le samedi matin en direction de Genève. Généralement, je dormais dans la voiture une petite heure, je m'entraînais le matin et encore un petit peu l'après-midi. Le dimanche matin, je me réentraînais et on rentrait sur le Valais. Autrement, la semaine, c'était l'école toute la journée et en fin d'après-midi, ma maman venait me chercher pour monter à la patinoire de Villars. Sauf le lundi et le mercredi où j'avais congé l'après-midi, là on allait à Genève

Vous aviez vraiment envie de cette vie de forçat ou est-ce qu'on vous poussait dans cette voie?

Je le faisais naturellement parce que c'est ma passion. Mais c'est vrai, j'avais la chance d'avoir une maman qui pouvait me conduire. Elle le faisait pour moi, mais aussi pour ma sœur qui patinait également C'était une belle période, on était ensemble, on s'aidait.

Après, quand ma sœur a commencé des études de médecine, je suis devenu plus indépendant: je prenais le train, je m'organisais tout seul. Mais pendant notre enfance, c'était une passion commune aux trois. Nous l'avons vécue avec extrêmement de bonheur.

Avec le recul, comment noteriez-vous la «prestation» de votre maman?

Je pense que cette aventure a renforcé nos liens. Mais peut-être que c'était trop pour une famille, nous étions toujours loin de la maison. Maintenant, je pense aussi que ma mère a vraiment ça en elle. C'est une maman qui veut le meilleur pour ses enfants et elle a toujours tout donné, pas seulement pour moi, mais aussi pour ma sœur aînée et mon petit frère.

Nous avons toujours été entourés par nos parents. Mon frère a passé beaucoup plus de temps avec mon papa qui a une entreprise de terrassement. Il est fou de machines. Tout petit déjà, il était sur une pelle mécanique avec lui et il en redemandait. Je ne peux dire qu'une chose: nous avons vécu une enfance pleine d'amour.

Votre frère et votre sœur n'ont donc jamais été jaloux . Comment vous entendez-vous avec eux?

Nous entretenons de très bonnes relations, même si nous ne nous voyons pas très souvent. Mon frère vit à Saxon, ma sœur est à Genève et moi je suis un peu partout, aux quatre coins de la planète. C'est difficile d'arriver à se retrouver les trois ensemble; mais à chaque fois qu'on le peut, ça se passe vraiment bien. Nous avons beaucoup d'affection les uns pour les autres.

Et votre papa, quel rôle a-t-il joué dans votre carrière?

Il a été un modèle pour moi. D'abord, c'est quelqu'un de perfectionniste et ça, je l'ai en moi également. Et puis, quand il commence quelque chose, il ne va pas baisser les bras. Pour moi, c'est un magnifique exemple de volonté avec un mot d'ordre: «Toujours bien terminer un travail que l'on a commencé.» A part ça, c'est quand même lui qui a financé toutes mes saisons de patinage qui coûtent, il faut le savoir, très cher. Je ne pourrai jamais lui dire un assez grand merci pour tout ce qu'il a fait pour moi, tout ce qu'il m'a donné et apporté.

En parlant de vos racines valaisannes, vous faites encore régulièrement appel à Nicole Mottet pour vos costumes alors que vous pourriez vous adresser uniquement aux plus grands couturiers. Pourquoi?

C'est une amie de la personne qui me massait et me faisait de la physio à Saxon; c'est comme ça que je l'ai rencontrée. Aujourd'hui, je travaille aussi avec d'autres costumières suivant les spectacles et les besoins, le style de la musique. Mais avec Nicole, j'ai pu découvrir quelque chose de très théâtral, quelque chose qui met en valeur mon esprit artistique. Maintenant, le fait qu'elle soit Valaisanne, c'est bien pour la proximité, ça m'évite de faire trop de kilomètres. Mais d'une manière générale, c'est la qualité de la personne plus que son origine qui compte.

L'hymne suisse résonnera peut-être à Vancouver, mais il faut rappeler que vos racines sont aussi au Portugal, par votre maman justement. Comment vivez-vous cette double culture?

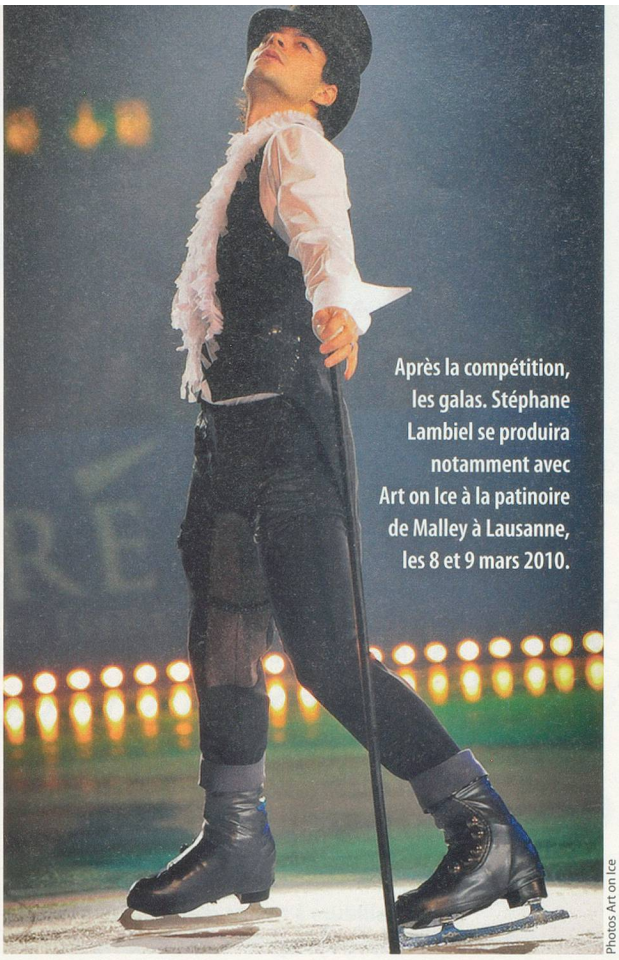
C'est une richesse. Ça apporte le côté dur, combatif du Valaisan, et aussi un aspect plus exotique avec le Portugal. Certes, je passe plus de temps ici, mais j'ai la possibilité d'aller chez ma grand-mère maternelle chaque année. Et, elle, de son côté, vient souvent en Suisse, notamment pour les fêtes de Noël. Mon rapport avec le Portugal se limite à ça. Il est peut-être moins visible, moins important, mais il est quand même bien présent. J'ai en moi ce sang latin et un peu de la séduction que peuvent avoir les gens du Sud, ainsi que le côté bon vivant qu'on retrouve également chez les Valaisans.

Vous êtes une personnalité reconnue au Portugal?

Quelques médias ont écrit sur moi. Ma grand-mère m'avait fait rencontrer des journalistes qui voulaient m'interviewer. Et sur Eurosport, qui diffuse énormément de patinage artistique, la commentatrice portugaise connaît mes origines. Elle a sûrement dû en parler pendant les championnats. Je pense qu'il y a une petite reconnaissance au Portugal, mais je ne suis pas une star là-bas, non.

Et vous, quel est votre regard sur la patrie de votre mère?

Elle représente beaucoup pour moi. Entre autres, j'adore la cui-



Après la compétition, les galas. Stéphane Lambiel se produira notamment avec Art on Ice à la patinoire de Malley à Lausanne, les 8 et 9 mars 2010.

Photos Art on Ice

sine portugaise et j'ai notamment appris à faire quelques plats avec ma grand-mère. Et puis, il y la plage. J'ai l'impression que là-bas, on est plus relax. On vit mieux la vie, il y a moins ce stress lié au travail.

Mais finalement, votre pays, ça reste la Suisse?

Bien sûr: c'est ici que je suis né, c'est ici que j'ai fait toutes mes écoles et c'est ici que j'ai mon réseau d'amitiés.

Comment ça se passe quand vous vous promenez dans la rue à Saxon et que vous rencontrez des amis d'enfance, les rapports ont changé?

Pas du tout. Les relations avec mes amis sont restées identiques. Je reçois toujours des invitations pour des soupers de classe. Je suis vraiment le même qu'il y a quelques années. Quand on va boire un café le dimanche matin avec maman et ma sœur, ça se passe toujours agréablement avec les personnes qui nous entourent.

Vos amis d'enfance, quelle place occupent-ils dans votre vie d'aujourd'hui?

Je n'ai pas gardé beaucoup de contacts. J'ai quelques nouvelles par ma mère qui vit à Saxon et qui croise encore les mamans de mes amis d'enfance. Du coup, elles parlent de leurs enfants et c'est comme ça que j'ai encore quelques nouvelles. Aujourd'hui, mes proches sont les amis rencontrés pendant les années de collège.

Cela dit, quand on est un champion, on sacrifie forcément une partie de son enfance?

Le sport passe avant tout. C'est la passion! Du coup, les efforts, même les plus durs, ne sont jamais des sacrifices. On ne calcule pas. On prend le temps pour réaliser son rêve.

Aujourd'hui encore, vous n'avez donc pas le sentiment d'avoir manqué quelques tranches de vie?

Au contraire, j'ai pu vivre encore plus de choses que la plupart des gens, avec notamment la possibilité de voyager énormément grâce à mon sport. Et puis, je ne me suis jamais interdit de faire quoi que ce soit. J'ai vécu ma jeunesse comme tous les ados, avec des sorties, des cinés. J'ai fait la fête aussi, ça fait partie de la vie. Après, il faut savoir trouver le juste milieu. Mais il n'y a pas besoin d'être sportif d'élite pour choisir de vivre sans extrêmes. C'est un peu ça: trouver l'équilibre. Toujours faire les choses, mais ne pas tomber dans l'extrême.

Votre maturité en poche, vous avez très vite arrêté vos études à la Faculté des hautes études commerciales. Est-ce que vous avez pensé à l'après Vancouver et à votre reconversion?

Il m'est apparu très vite que les études n'étaient pas compatibles avec une vie de sportif, notamment avec les voyages. Je suis toujours admiratif quand on me dit que quelqu'un y arrive.

Après Vancouver, je sais que j'aurai encore envie de continuer à patiner. Pour l'instant, j'ai la chance de gagner ma vie avec mon sport, avec les sponsors et les galas. Ensuite? Idéalement, j'aimerais bien travailler avec des patineurs, leur montrer que ce sport, ce n'est pas seulement de la technique. Les jeunes doivent aussi apprendre à utiliser leur corps pour s'exprimer.

Fou de coccinelles

Non, il n'a pas arrêté. Stéphane Lambiel continue à collectionner les coccinelles (oui, le petit animal aux ailes rouges tâchées de noir). «Mais c'est vrai, j'ai commencé parce que j'adorais la voiture des films Walt Disney, la petite Volkswagen qui parlait. Ensuite, je me suis mis à acheter toutes les effigies imaginables de l'animal. Aujourd'hui encore, quand j'entre dans un magasin, je me précipite dessus si j'en vois. Mais je suis presque toujours déçu. J'en ai déjà tellement, j'en trouve rarement des nouvelles. Cela dit, hier encore, une fan m'a envoyé un pendentif en or avec une coccinelle.»